

Le dédale de la Bibliothèque-interdite

Danielle Shelton et Marcelle Bisaillon

Numéro 12, 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92731ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

2371-1590 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Shelton, D. & Bisaillon, M. (2020). Le dédale de la Bibliothèque-interdite.
Entrevous, (12), 46–47.



Le dédale de la Bibliothèque-interdite

ARTICLE DE DANIELLE SHELTON
ET DE MARCELLE BISAILLON

« Peut-être suis-je égaré par la vieillesse et la crainte, mais je soupçonne que l'espèce humaine – la seule qui soit – est près de s'éteindre, tandis que la bibliothèque se perpétuera : éclairée, solitaire, infinie, parfaitement immobile, armée de volumes précieux, inutile, incorruptible, secrète. »

Jorge Luis Borges [1899-1986]
écrivain argentin

En 2001, **Denis Plante**, un artiste québécois qui compose, joue et chante des tangos, se rend à Buenos Aires avec sa fiancée originaire de l'Argentine. Il a en projet de créer un opéra-tango. Il lui faut une trame dramatique, qu'il trouvera en s'inspirant de Borges et d'autres écrivains qui ont condamné la montée du fascisme. Il lui faut une compagnie de production, il aura recours à Sibyllines. Il lui faut bandonéon, guitare, contrebasse et surtout un interprète convaincant qui parle, chante et danse : ce sera Sébastien Ricard. Il trouvera même un éditeur qui publiera les textes. Et au final, il y aura *La Bibliothèque-interdite*, une œuvre originale où récitatifs et chansons alternent pour créer avec la scénographie une atmosphère de réalisme fantastique à la manière argentine.

Qu'ont en commun Jorge Luis Borges, Umberto Eco et Denis Plante ?

La préface du roman d'Eco, *Le Nom de la rose*, est un hommage clair à Borges. Dans le récit, le bibliothécaire aveugle Jorge de Burgos est une évocation de Borges, qui a occupé un temps le poste de directeur de la Bibliothèque nationale de l'Argentine. De plus, la bibliothèque labyrinthique du roman fait référence à une nouvelle de Borges, *La Bibliothèque de Babel*. Eco a créé des personnages qui partagent avec Borges la cécité et la familiarité des livres, thèmes repris par Denis Plante dans la scénarisation de *La Bibliothèque-interdite*.

L'art de puiser dans son vécu¹

Un Denis Plante timide entre sur scène, se fige à deux pas du rideau et dit que le Théâtre des Muses le force à raconter d'entrée de jeu la genèse de sa création. S'ensuit une histoire tout aussi invraisemblable de poèmes inédits écrits en français, retrouvés dans le grenier d'une aïeule de Buenos Aires, puis perdus ou peut-être volés. Cette fabulation, Denis Plante la contextualise dans un vécu concevable : il dit voyager alors en Argentine pour rencontrer la famille de sa fiancée. Dans le recueil publié à L'instant même, il ajoute que des chansons de son opéra-tango sont inspirées de la vie de son beau-père Alfredo Monetta, qui aurait enterré des livres interdits dans son jardin avant de s'enfuir dans la cordillère des Andes. De plus, paléontologue émérite, cet Argentin aurait été concierge du Musée des sciences naturelles, puis directeur au retour de la démocratie, ce qui n'est pas sans évoquer le poète emprisonné de l'opéra-tango qui est concierge puis directeur de la Bibliothèque-interdite.

À la recherche du fil d'Ariane des récitatifs de l'opéra-tango

Les récitatifs sont principalement les adresses du poète prisonnier à un inspecteur Barracuda qu'on n'entend ni ne voit. Le poète le provoque à coup de références culturelles symboliques : Gutenberg, la bibliothèque d'Alexandrie, Homère, Prométhée, Dédale, Pyrame, Thisbé, Virgile... Puis, il change de ton pour faire dialoguer un minotaure et un cyclope qui ne connaît plus que la nuit, prémisses du dernier récitatif dans lequel le poète dénonce une conspiration : « ... tous les directeurs de la Bibliothèque-interdite sont devenus aveugles [...] le premier [...] ce fut Œdipe [...] J'ai été nommé à mon insu, je SUIS le nouveau Directeur de la Bibliothèque-interdite ? C'est pour cela que je ne vois plus rien ? [...] Je reconnais bien là votre humour cruel, Inspecteur : d'un côté, m'accorder tous ces livres ; de l'autre, me retirer la vue !² » (p. 48, 58) Contribuant à l'atmosphère tragicomique, le chœur des musiciens scande en espagnol des invocations, à moins que ce soit des incantations, comme lorsqu'il répète les mots Barracuda, ¡Viva el General! ¡Libertad! ¡Justicia! Conclusion du poète : la vie est un casino, une coupe de champagne et un grand bordel !

Chanson pour Alfredo, rêve et tango

Le premier tango chanté, *Partir* (p. 14), évoque la fuite du beau-père argentin de Denis Plante : « Partir sans bagages après la nuit tombée. / Des soldats sans visage sont venus m'arrêter. / Mes livres, dans une malle, au jardin, enterrés. / Mes photos, mon journal, en cendres dans la cheminée. » Des neuf autres chansons, retenons cet extrait : « J'ai rêvé souvent d'une bibliothèque aux entrées secrètes où s'engouffre le temps. [...] Cette bibliothèque, ce fut mon enfance, aussi ma sentence : je devins poète ! » (p. 43, 44) Il reste le plus facile : s'enivrer de la musique du tango !

¹ On parle ici d'autofiction, une exploitation créative de demi-vérités plus ou moins inspirées du vécu de l'auteur. Un autre article de ce numéro explore cette thématique du vrai ou du faux, celui de Lise Chevrier et de Donna Senécal (voir p. 40 et 41).

² C'est dans ces récitatifs que Denis Plante exploite le thème de la cécité emprunté à Jorge Luis Borges et Umberto Eco (voir l'encadré en p. 46 de ce numéro d'ENTREVOUS).